

tions considérables dans le chiffre de la production.

Presque toute l'essence obtenue est expédiée à l'étranger ; il y en a trois grands marchés, à Paris, à Londres et à New-York, d'où elle est expédiée à travers le monde ; quant aux grands parfumeurs et savonniers, ils achètent directement leurs approvisionnements aux fabricants et aux exportateurs. Les petits cultivateurs, ne pouvant se mettre en relations directes avec les acheteurs, vendent leurs récoltes aux maisons d'exportation de Kezanlyk. On compte dans cette ville plusieurs grands négociants qui s'occupent presque exclusivement de ce commerce.

Une importante maison de Constantinople a établi depuis longtemps à Kezanlyk une agence permanente qui, toute l'année, s'occupe d'avances et d'achats partiels aux petits cultivateurs, de récolte, de distillation. Nous pourrions citer une autre maison, également de Constantinople, qui est représentée sur la même place par un chimiste très compétent, chargé de diriger scientifiquement la distillation, et sur tout d'analyser l'essence livrée par les petits producteurs, et qu'ils s'efforcent de sophistiquer de différentes façons.

Nous avons dit que la Bulgarie est le grand pays producteur d'essence, mais est-il le seul ?

En 1860, les ouvrages commerciaux disaient que l'essence de roses nous venait principalement de l'Asie-Mineure, par Constantinople et Andrinople, de la Thessalie par Trieste, de Tunis, de Tripoli et d'Alger. On ajoutait même que l'on en préparait à Paris avec les roses de Provins, de Fontenay, de Puteaux, etc., où les rosiers étaient cultivés sur une grande échelle. Actuellement, toutes les cultures autres que celle de Bulgarie ne sont que bien secondaires.

Il est vrai qu'en Asie-Mineure, en Egypte, dans l'Inde, en Chine, on cultive des roses, mais on n'en peut tirer guère que de l'eau de rose, et non de l'essence (en même temps qu'en Asie-Mineure on en fait des confitures). En Provence, dans le sud de la France, plus spécialement dans les Alpes-Maritimes, autour de Cannes, de Nice, de Grasse, il y a des cultures de roses, où les arbustes sont disposés sur des pentes exposées au soleil en haies espacées de 4 pieds les unes des autres : on y cultive la rose à cent feuilles (*Rosa centifolia*), qui fleurit du 20 avril au 20 mai. Mais on produit assez peu d'es-

sence, et bien plutôt de la pommade et de l'eau de rose.

Quant aux roses de Provins, elles ne sont plus guère qu'à l'état de souvenir. De tous ces arbustes introduits au Moyen-Age, et cultivés en si grande abondance pour la préparation des sachets à la rose, de l'eau de rose, et des fameuses confitures à la rose et au miel, il ne reste que quelques pieds dans les jardins d'agrément, et si en pharmacie on ordonne encore des "roses de Provins", ce sont des pétales qui proviennent de partout ailleurs que de cette ville.

Cependant, nous trouvons un essai de culture des rosiers pour la production de l'essence, dans un pays où l'on ne s'attendait guère à la rencontrer et encore moins à la voir prospérer. Il s'agit de l'Allemagne. Voici plus de deux années que des champs de roses ont été plantés dans les faubourgs de Leipzig, et les premières plantations ont été rapidement suivies de nouvelles ; les rosiers supportent, paraît-il, parfaitement les froids de l'hiver. On est arrivé à cette conviction que la grande chaleur est nuisible à ces cultures, qu'il y faut surtout une température fraîche et un peu humide. On a édifié une usine au milieu même des champs de roses : elle consomme, dit le *Kew Bulletin*, 112,000 livres de pétales par jour, et on estime qu'elle produira un minimum de 82 livres d'huile essentielle. Si, à la valeur de cette essence, on ajoute celle de l'eau de rose et de la pommade, on pourra obtenir une production représentant \$9,650 à \$12,500. On ne récolte chaque jour que les fleurs qui pourront être traitées dans la journée, et elles ne mettent que quelques minutes pour passer de l'arbuste aux récipients où on les fait macérer. On va jusqu'à certifier, ce dont nous doutons encore, que l'essence ainsi produite en Allemagne est meilleure que celle produite en Bulgarie.

En tout cas, bien que la culture des rosiers subisse en ce moment une crise en Bulgarie, par suite de la baisse du prix de l'essence, baisse tenant à des motifs complexes, il faut songer que la bonne qualité d'essence se vend au prix de 78 à 96c le *muskal*, et le *muskal* correspondant à 17 d'once, cela revient à peu près à \$6.00 l'once. Cette industrie peut procurer de sérieux bénéfices ; elle méritait donc d'être signalée, surtout si elle est possible dans les régions les plus variées de l'Europe. — (*Génie civil*).

UNE ILE QUI S'EN VA

De mauvaises nouvelles arrivent de l'île d'Helgoland, l'une des stations de bains de mer que les Berlinoises fréquentent le plus. C'est là qu'ils vont le plus volontiers quand dans les chaleurs de l'été ils veulent respirer le grand air de l'océan.

On pourrait aussi y aller en hiver ; car, chose singulière, sur le rocher de 14 kilomètres d'étendue, qui se dresse au milieu des flots de la mer du Nord, il ne fait presque jamais froid.

Il y a quatre ans environ, l'île, qui était anglaise, devint allemande, ce qui provoqua dans la bourgeoisie de Berlin une explosion de joie. Helgoland pouvait être considérée comme une station nationale. On se promit d'y aller davantage, ce qu'on fit ; les spéculateurs allèrent étudier le terrain, et l'état-major—l'île commande les embouchures du Weser et de l'Elbe—se mit aussitôt à la besogne pour y opérer des armements. On voulait y placer de lourds canons pour protéger Hambourg et Brême, ainsi que toute une partie des côtes du Schlesvig-Holstein. Les militaires disaient qu'en outre Helgoland serait un appui, un refuge pour la flotte allemande en cas de guerre.

Les plus contents furent les 2000 pêcheurs helgolands. A quels beaux rêves ne se sont-ils pas livrés ! Ils se voyaient déjà transformés en hôteliers cossus, en propriétaires, quand, au milieu de toutes ces joies et de toutes ces espérances, se mit à circuler le bruit étonnant qu'Helgoland était condamnée à périr ; que son rocher s'effritait dans l'eau, que chaque vague qui en battait le pied emportait sa parcelle et que, dans un temps qu'on pouvait calculer, de cette grande masse de grès spongieux il ne resterait plus rien.

Et les enfants revenaient de là, après leurs vacances, avec des petits morceaux du rocher helgolands, qu'ils mettaient en des verres d'eau, pour voir comment la pierre rougeâtre, sorte de brique molle, y tombait en poussière. Oh ! répondit-on, nous ferons à l'île une ceinture de béton. Heureusement qu'on n'a fait que le dire ; car voici qu'arrive le bruit de ravages désolants accomplis par les dernières tempêtes à l'endroit tant aimé. Il paraît que les flots en fureur ont enlevé de grandes étendues au rocher et que la dune basse, qui servait aux baigneurs est à tel point réduite, qu'il faut craindre qu'une nouvelle tempête ne la fasse entièrement disparaître. — *Journal de la jeunesse*.